

## Sujet : Les jeux de hasard

Vous ferez des cinq documents suivants, qui s'interrogent sur les raisons du succès des jeux de hasard, une synthèse concise, ordonnée et objective, puis, dans une conclusion brève, vous donnerez votre opinion sur tout ou partie du sujet traité.

*Documents joints :*

Document I : publicité.

Document II : Jacques Bens, *Le loto national*.

Document III : Alain Cotta, *La Société ludique*.

Document IV : Roger Caillois. *Les jeux et les Hommes*.

Document V : Marcel Neveux. « Jeux de hasard » dans *Jeux et sports*.

## DOCUMENT I



## DOCUMENT II

	Il est intéressant de considérer ici le rapport des enjeux, des risques et des gains. Le nombre total de combinaisons de 6 nombres que l'on peut former dans un ensemble de 49 est de :
	$\frac{49!}{6!(49-6)!} = \frac{49!}{6! \times 43!}$
5	(Rappelons que l'expression $n!$ , qui s'énonce « factorielle $n$ », désigne le produit des $n$ premiers nombres.) Dans le cas du Loto, on peut donc établir 13 983 816 bulletins différents.
10	Comme une seule de ces combinaisons sera gagnante (au premier rang), on a une chance sur presque quatorze millions de gagner. Or, le gain moyen, officiellement indiqué par les organisateurs du Loto national, pour ladite combinaison gagnante est de 1 145 274 fois la mise initiale. Le risque pris par le joueur est donc douze fois supérieur à l'espérance du gain ! Il existe bien peu (et peut-être pas du tout) de jeux de hasard aussi inéquitables. À titre de comparaison, précisons que le joueur de roulette a 1 chance sur 37 de gagner (il y a 37 numéros, du 0 au 30) et le gagnant reçoit 36 fois sa mise initiale. Le risque qu'il prend représente donc seulement 1,03 fois le gain qu'il espère...
15	Ce rapport est un peu différent pour les gagnants des autres rangs. Le plus défavorable touche le deuxième : 24,42 contre 1. Le moins défavorable s'applique au cinquième : 5,67 contre 1.
20	En fait une combinaison de 6 nombres peut gagner le gros lot : celui du premier rang, mais aussi (dans le cas contraire) un lot appartenant à l'un des rangs suivants. Si l'on tient compte de l'ensemble des lots pouvant se porter sur une combinaison donnée, l'espérance mathématique augmente sensiblement. Et le rapport du risque au gain passe alors de 12 pour 1 à 1,6 pour 1, ce qui est beaucoup plus admissible. On peut alors se demander pourquoi un aussi grand nombre de gens ont adopté ce jeu. La réponse est simple : le joueur type de Loto ne connaît rien au calcul des probabilités. D'ailleurs, il ne tient pratiquement jamais compte de l'espérance mathématique, dont il ignore généralement la signification réelle. Il la remplace par ce qu'il est convenu d'appeler l'« espérance psychologique », laquelle fait intervenir le facteur « tentation ». Or, il est clair que l'importance du lot proposé accroît considérablement cette
25	

30	tentation : on joue plus volontiers avec une faible espérance de gagner beaucoup qu'avec une forte espérance de gagner peu de chose. On peut cependant se demander, avec plus d'inquiétude, comment l'Etat, si pointilleux quand il s'agit des jeux de casinos, peut couvrir de son autorité un système évidemment inéquitable, profitant ainsi en toute impunité de la confiante ignorance des joueurs. Ceux-ci remplissent actuellement 9 500 000 bulletins chaque semaine. Certaines personnes en remplissant plusieurs, on peut évaluer le nombre des joueurs à 7 000 000. On est donc ici en présence d'un véritable phénomène social. Le Loto représente
35	aussi une entreprise importante : un millier de personnes sont employées à des postes techniques et administratifs, à qui l'on doit ajouter plusieurs milliers de courtiers et de détaillants (6 600 machines à valider les bulletins sont actuellement en service dans toute la France). Au bout du compte, puisque la passion du jeu ne peut guère se museler, il faut sans doute se réjouir de voir l'Etat diriger les délicats mécanismes de cette machine à rêves : ce n'est
40	pas le rôle que nous sommes habitués à lui voir tenir. Jacques Bens. <i>Le Loto national</i> (Universalis, 1980).

### DOCUMENT III

5	Les chiffres anglais confirment l'importance sociale des jeux d'argent : 7 milliards de livres auront été risqués en 1976, soit plus de 9 % du produit national britannique, pourtant beaucoup moins élevé en valeur absolue et par individu que celui des U.S.A. Le chiffre d'affaires des jeux anglais est très supérieur aux dépenses consacrées à la défense nationale (5,6), au logement (4,7) et à la santé (6,5). Il n'est, cependant, pas encore question que la Sécurité sociale s'étende à l'assurance ludique. Les pays latins ne sont pas en reste. Les Français auront engagé pour les trois grands jeux (Loto, tiercé et casinos) près de 15 milliards de francs et des Italiens auront consacré près de 70 milliards de lires au seul plaisir des pronostics de football (Totocalcio). Bien qu'il soit impossible d'évaluer l'importance de leurs mises illégales, il est
10	peu vraisemblable que leurs paris soient inférieurs à 3 % de leur produit national. [...]
15	Reste, certes, le gain qu'il ne faut pas oublier pour avoir entouré son éventualité de rites et de procédures, voire de manœuvres stratégiques. Mais quel est le gain qui vaut vraiment la certitude du prélèvement et la très grande probabilité de pertes répétées sinon le gros, le très gros, celui qui change la vie ? Que vaudrait de risquer, même avec le plus grand soin. 1, 2 ou 3 % de son revenu, si les gains éventuels ne modifiaient aucune de ses habitudes et contraintes quotidiennes ? Que vaut de gagner, presque à coup sûr, à la roulette en avançant ses mises, doublées en cas de perte, sur la même couleur, à ceux dont la vie matérielle est assurée ? (...)
20	À ceux qui n'ont point ce loisir et d'autres ressources, que peut apporter de vraiment émerveillant le jeu d'argent hors l'éventualité d'une victoire telle que l'on puisse choisir de devenir rentier, de s'évader définitivement d'un univers sérieux bien rarement choisi ? Et puis, ce jour-là, l'argent retrouve toutes ses vertus sociales. On devient une « vedette », le miraculé du sort, au même titre que le champion sportif ou le génie des échecs. Le sort renverse alors toutes les déterminations biologiques, physiques ou sociales. Le célibataire délaissé devient un beau parti ; le soleil est, à nouveau, accessible ; et les femmes, même belles, peuvent être convoitées.
25	La diversité actuelle des jeux traduit bien leur démocratisation. Elle ouvre à tous, quelle que soit leur condition, les occasions de tenter le sort selon la nature de leurs désirs et de leur attente. Aux plus riches, celles de reconstituer, dans les casinos et aux grandes tables, un monde où leur position sérieuse soit, à la fois, affirmée et jouée. À ceux qui le sont moins, celles d'arrondir un budget aux arêtes vives, de côtoyer, dans un spectacle excitant, les premiers, et de s'en faire, pour quelques instants, les égaux. Aux plus pauvres, celles du rêve associé à la seule occurrence qui puisse les arracher à leur situation : un sort qui s'impose à tous les sorts précédents.
30	Alain Cotta. <i>La Société ludique</i> , pp. 181-182 et 201-202. Grasset, 1980.

#### DOCUMENT IV

5	<p><i>Aléa</i> — C'est en latin le nom du jeu de dés. Je l'emprunte ici pour désigner tous jeux fondés, à l'exact opposé de <i>l'agôn</i>, sur une décision qui ne dépend pas du joueur, sur laquelle il ne saurait avoir la moindre prise, et où il s'agit par conséquent de gagner bien moins sur un adversaire que sur le destin. Pour mieux dire, le destin est le seul artisan de la victoire et celle-ci, quand il y a rivalité, signifie exclusivement que le vainqueur a été plus favorisé par le sort que le vaincu. Des exemples purs de cette catégorie de jeux sont fournis par les dés, la roulette, pile ou face, le baccara, la loterie, etc. Ici, non seulement on ne cherche pas à éliminer l'injustice du hasard, mais c'est l'arbitraire même de celui-ci qui constitue le ressort unique du jeu. <i>L'alea</i> marque et révèle la faveur du destin. Le joueur y est entièrement passif, il n'y déploie pas ses qualités ou ses dispositions, les ressources de son adresse, de ses muscles, de son intelligence. Il ne fait qu'attendre, dans l'espoir et le tremblement, l'arrêt du sort. Il risque un enjeu. La justice — toujours recherchée, mais cette fois autrement, et qui tend à s'exercer là encore dans des conditions idéales — le récompense proportionnellement à son risque avec une rigoureuse exactitude. Toute l'application mise naguère à égaliser les chances des concurrents est ici employée à équilibrer scrupuleusement le risque et le profit. À l'inverse de <i>l'agôn</i>, <i>l'alea</i> nie le travail, la patience, l'habileté, la qualification ; il élimine la valeur professionnelle, la régularité, l'entraînement. Il en abolit en un instant les résultats accumulés, il est disgrâce totale ou faveur absolue. Il apporte au joueur heureux infiniment plus que ne saurait lui procurer une vie de labeur, de discipline et de fatigue. Il apparaît comme une insolente et souveraine dérision du mérite. Il suppose de la part du joueur une attitude exactement opposée à celle dont il fait preuve dans <i>l'agôn</i>. Dans celui-ci, il ne compte que sur lui ; dans <i>l'aléa</i> il compte sur tout, sur le plu léger indice, sur la moindre particularité extérieure qu'il tient aussitôt pour un signe ou un avertissement, sur chaque singularité qu'il aperçoit — sur tout, excepté sur lui. (...)</p>
10	
15	
20	
25	<p>Chacun peut être l'élu. Cette éventualité, presque illusoire, n'encourage pas moins les humbles à mieux supporter la médiocrité d'une condition dont ils n'ont pratiquement aucun autre moyen de s'évader jamais. Il faudrait une chance extraordinaire : un miracle. Or ce miracle, c'est la fonction de <i>l'alea</i> de le proposer en permanence. D'où la prospérité continue des jeux de hasard. L'État lui-même y trouve son compte. Créant, malgré les protestations des moralistes, des loteries officielles, il entend bénéficier largement d'une source de revenus qui, pour une fois, lui sont consentis avec enthousiasme. S'il renonce à cet expédient et s'il laisse à l'initiative privée le bénéfice de son exploitation, il frappe du moins de lourds impôts les diverses opérations qui présentent le caractère d'un pari sur le sort.</p>
30	
35	<p>Jouer, c'est renoncer au travail, à la patience, à l'épargne pour le coup heureux qui, en une seconde, procure ce qu'une vie épuisante de labeur et de privations n'accorde pas, si la chance ne s'en mêle et si l'on ne recourt pas à la spéculation, laquelle, précisément, ressortit pour une part à la chance. Les lots, pour allécher davantage, doivent être élevés, au moins les plus importants. À l'inverse, les billets doivent être les moins coûteux possible, et il convient en outre qu'on puisse facilement les diviser, afin de les mettre à la portée de la multitude des amateurs impatients. Il suit que les gros gagnants sont rares. Il n'importe : la somme qui récompense le plus favorisé n'en apparaît que plus prestigieuse.</p>
40	
	<p>Roger Caillois, <i>Les jeux et les Hommes</i>, pp. 55-57 et 222-224, Gallimard, 1967.</p>

## DOCUMENT V

5	<p>La grandeur de ce qu'on peut espérer théoriquement et la petitesse de l'espérance mathématique font que les deux infinis se touchent de façon pascalienne. Circonstance qui devrait pourtant ne pas prédisposer au pari. Alors pourquoi parie-t-on ? Aucune explication psychologique ne suffit. Sans doute l'expérience subjective de l'espoir et l'espérance mathématique sont-elles sans commune mesure, et faut-il faire une part, attendrissante, à l'optimisme invulnérable et à la candeur. L'essentiel est tout de même ailleurs.</p>
10	<p>L'Etat n'aime pas le jeu. Sa doctrine constante est plutôt prohibitive. Sa législation ininterrompue punit la bêtise pariante et la provocation à cette bêtise. L'État vénère le travail. L'État en outre favorise la promotion culturelle du peuple, rend l'école obligatoire, souhaite la prolongation des études jusqu'au niveau secondaire pour tous les citoyens. Il met dans ses programmes un enseignement des sciences positives et, parmi celles-ci, des mathématiques, lesquelles font une place à la théorie des probabilités. Cette prudence doctrinale est ainsi mise à la portée de tous.</p>
15	<p>Or, en même temps, on observe un grand déploiement publicitaire en faveur de la loterie d'État, ainsi qu'une véritable culture de la superstition, sous des alibis poétiques ou folkloriques. Les deux efforts conjugués aboutissent à l'achat par persuasion. Il n'y a pas de publicité pour le zanzi ni la bezette. Ni pour le baccara, ni pour le poker. Le trente et quarante ne fait pas placarder d'affiches. On ne voit pas, au cinéma, de réclames filmées pour revigorer la clientèle de l'écarté, ou éveiller des vocations somnolentes. Mais la loterie, sans doute du fait qu'elle est</p>
20	<p>nationale, est l'objet d'une stimulation multiforme et assourdissante. Les rues, les ondes hertziennes sont encombrées par ses crieurs. Et, simultanément, l'annonceur n'omet pas de rappeler les circonstances fastes. Les vendredis treize ne sont pas chômés, mais fêtés. Les guérites tricolores de l'État, où veille la sentinelle du Destin, s'ornent du fer à cheval.</p>
25	<p>Une sorte de consentement public, depuis plus de trente ans, a fait que la loterie n'est pas considérée exactement comme un jeu. Voilà qui facilite les choses, car là où manque le jeu, qui pourrait incriminer le vice ludique ? L'État n'a pas à se défendre de tenir tripot.</p> <p>Marcel Neveux, « Jeux de hasard » dans <i>Jeux et sports</i>, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1967.</p>